

ZO  
312

WRF  
14 fév. 1941

André Gide

FEUILLETS

II

Mai 40

Je n'écrivis jamais rien de bon, que dans la joie; et par instants je doute s'il en reste encore une seule paillette en mon cœur.

\*\*

De quoi serais-je en état de parler avec une réelle compétence?... Sur quelque sujet que ce soit; ce que je sens d'abord et surtout, c'est mon insuffisance.

\*\*

Certains jours — ou plutôt : certaines heures de chaque jour (je parle de ces derniers temps) — je me sens aussi distant de mes livres que s'ils étaient l'œuvre d'un autre. Ou si encore ma pensée les peut habiter, du moins serais-je aujourd'hui bien incapable de les récrire. Il fallait aussi, pour les réussir, une constance d'esprit que je n'ai plus.

\*\*

Je lis chaque matin quelques pages d'Eckermann, avec un sensible profit. Ces *Conversations avec Gæthe* sont

14 Fév. 1941

ZO  
312

d'une ressource inépuisable. On n'y rencontre guère de jaillissements sublimes, inattendus; c'est un affleurement continu de sagesse souriante; assez semblable, somme toute, à celle de Montaigne, qui n'élève point tant l'âme qu'elle ne la tempère sans pourtant jamais l'asservir.

L'image de l'homme, que nous laisse Goethe, est exemplaire; je veux dire que c'est à l'instar de cela que l'on voudrait vivre et penser.

\* \* \*

Juin.

Seules les *Conversations* de Goethe parviennent à distraire un peu ma pensée de l'angoisse. En tout autre temps, je noterais bien des réserves; certaines sont importantes. J'arrive aujourd'hui, en date du 12 février 1829, au passage où Goethe opposa le premier vers d'un récent poème :

« *Kein Wesen kann zu nichts zerfallen* »

au début d'une pièce de vers qu'il déclare à présent absurde et qu'il s'irrite d'avoir vu graver en lettres d'or, au-dessus de l'entrée d'une galerie d'histoire naturelle, par ses amis berlinois :

« *Denn alles muss zu nichts zerfallen,  
Wenn es im Sein beharren will,* »

dont l'enseignement me paraît bien plus profond et rejoindre presque celui de l'Évangile. Mais Goethe, à mesure qu'il s'approchait de la mort, s'écartait de plus en plus de l'ombre, au lieu de chercher à la traverser pour atteindre à la clarté suprême. De même il rejetait toute préoccupation métaphysique et son désir-besoin de « mehr Licht » se faisait de plus en plus immédiat. Ce qui n'allait point sans quelque amincissement de sa pensée.

... Et tant de ruineuses chimères! Nous voyons ce que cela coûte, aujourd'hui. Il nous faudra payer toutes les

14. Fev. 1944

absurdités de l'intangible traité de Versailles, les humiliations, les vexations inutiles, qui me soulevaient le cœur, en 19, mais contre lesquelles il était tristement vain de protester; et le peu digne abus de la victoire. C'est à présent leur tour d'abuser.

Avons-nous assez manqué de psychologie, dans ce temps où nous infatuait notre triomphe! Comme si le plus sage n'eût pas été de tendre la main au vaincu, de l'aider à se relever, au lieu de s'ingénier à le prosterner davantage, absurdement et sans se rendre compte que, ce faisant, l'on bandait sa rancœur et raidissait ses énergies. Mais qui persuader, dès qu'il s'agit de politique, que la générosité ne soit pas toujours et forcément un sentiment de dupe?

\* \* \*

Est-il encore quelqu'un avec qui je prenne réel plaisir à causer? Je ne puis plus rien affirmer sans qu'aussitôt mon affirmation me paraisse forcer quelque peu ma pensée. Plus aucune de mes convictions n'est solide suffisamment pour que la moindre objection aussitôt ne l'ébranle; encore que les affirmations d'autrui me paraissent le plus souvent creuses et, elles aussi, mal assurées. De plus en plus je crains qu'une idée ne me paraisse juste simplement parce qu'elle est bien formulée.

Quant à la situation présente... le temps n'est pas encore venu où il faudra « se prononcer ». Les vraies questions ne sont pas encore posées. Pour l'instant je ne sens en moi que de l'attente; et de l'espoir... mais je ne sais encore de quoi.

\* \* \*

Juillet.

Après m'être longtemps nourri du *Second Faust*, je reprends la première partie, que je me trouvais moins bien

ZO

312

connaître, encore que l'ayant lue bien des fois. Que de beautés j'y découvre encore! Quel foisonnement! Tout y est saturé de vie. La pensée ne s'y présente jamais abstraite, mais animée; de même que le sentiment jamais disjoint de la pensée, de sorte que le plus particulier reste encore chargé de significations et, pour ainsi dire, exemplaire. Gœthe aborde aux régions sublimes avec tant de naturel que l'on s'y sent, avec lui, toujours de plain-pied.

Pour tempéré, pour raisonnable qu'il soit et s'efforce d'être, c'est dans l'inexpliqué, l'explicable et ce qu'il appellerait : le démoniaque, qu'il m'apparaît le plus grand. J'aime que, causant avec Eckermann et pressé par celui-ci de commenter le rôle des « mères », dans le *Second Faust*, de préciser la signification qu'il leur accorde, Gœthe se dérobe et maintienne à l'abri d'une investigation trop logique et trop raisonnée cette région ombreuse où s'adosse sa propre sagesse, d'où prend élan sa poésie. Si « das Schaudern » est, ainsi que le dit Gœthe, le meilleur de l'homme, n'est-il pas le meilleur de Gœthe également? — Ah! que la sagesse de Voltaire, en regard de celle-ci, tourne court! et combien son esprit appauvrit l'art, la vie, la culture, pour en avoir balayé « das Schaudern »!

\*  
\* \*

Hôtel des Bains, Ginoles.

Sous la fenêtre de ma chambre, un immense platane, qui est bien l'un des plus beaux arbres que j'aie vus. Je reste longtemps dans l'admiration de son tronc énorme, de sa ramification puissante et de cet équilibre où le maintient le poids de ses plus importantes branches. La contemplation d'un arbre séculaire est d'un effet aussi pacifiant que celle des gros pachydermes si fort préconisée par Butler.

14 Fév. 1941

\* \* \*

D'autre part j'ai le cœur remis en place et tout regonflé par l'admirable *Concerto en Ré majeur* de Mozart, magistralement interprété par Wanda Landowska, dont la radio vient de nous faire entendre l'enregistrement.

Force et bonté, grâce, esprit et tendresse, rien ne manque à cette œuvre — que je reconnais note à note — non plus qu'au jeu parfait de la pianiste que je me reproche de n'avoir pas plus souvent écoutée.

\* \* \*

Seul l'art m'agrée, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité.

\* \* \*

Aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle.

\* \* \*

Sans doute est-il un peu ridicule, à mon âge, de chercher encore à s'instruire, et tout cet effort est bien vain; mais, dès que je ne suis plus tendu vers quelque chose, je m'embête et n'ai plus de plaisir à vivre. Et pourtant je me répète que c'est l'état de simple et pure contemplation qu'il s'agirait d'atteindre et dans lequel il ferait bon de s'endormir... Mon esprit n'est pas encore assez apaisé pour cela; trop curieux encore, trop gourmand.

\* \* \*

Beaucoup lu et relu de Goethe, ces derniers temps : des poèmes, la belle introduction de *Farbenlehre* et, poussé

ZO  
312

par l'admiration d'Eckermann, la *Novelle*, qui vraiment est d'une niaiserie (d'une *béatitude*) incroyable. Goethe n'eût pu l'écrire de nos jours; et l'on ne peut parler, dans le domaine de l'art, de progrès, sans doute, mais il aurait compris que seule la particularité spécifique des notations peut soutenir l'intérêt d'un récit de ce genre, où tout est inventé, construit « à plaisir », et pour prouver quoi? Que mieux obtient douceur que violence?... Que les plus sauvages forces de la nature servent, apprivoisées?... Que poésie et musique ont raison des plus farouches instincts?... Que la confiante naïveté d'un enfant triomphe, là où la brutalité fait faillite?... Évidemment; mais ce qui triomphe surtout ici, c'est l'artificiel. Une œuvre d'art ne s'obtient pas par la simple application de bonnes règles; et du reste ceux que Goethe a mis en jeu dans ce court récit sont des plus contestables. De même, nombre de ses réflexions sur la peinture, que nous a transmises Eckermann, Goethe en rougirait aujourd'hui. Les arts ont évolué d'une manière qu'il ne pouvait prévoir, et de très grands peintres sont survenus dont toute l'œuvre s'élève à l'encontre de ses théories. Il est plaisant de constater que, dans nombre d'autres domaines également, la route la plus avantageuse a été frayée dans une direction où il ne pressentait que cul-de-sac. Et, de plus, ceci qui est très grave : toute son intelligence, pourtant si spontanément investigatrice, ne faisait pas qu'il ne crût devoir détourner sa curiosité de ce qu'il estimait que l'intelligence humaine ne pourrait jamais atteindre (Dieu ! que ma phrase est compliquée ! mais non pas plus que ma pensée) et au sujet de quoi l'interrogation lui paraissait donc vaine : astronomie ou préhistoire, et tout problème concernant les origines, les formations premières... Certains des hauts problèmes qu'il refusait de se poser, par peur et horreur du déboire, sont précisément de ceux où l'esprit, par la suite, a risqué ses incursions les plus hardies et du profit le plus prodigieux.

14. Fev. 1944

\* \*

Dira-t-on que la France avait cessé d'être la grande nation dont elle continuait à jouer le rôle? Tout de même, ce rôle, je ne vois aucun autre peuple sur terre qui puisse aujourd'hui l'assumer à sa place. Et c'est là ce dont il importe de la convaincre; de se convaincre.

\* \*

Si demain, comme il est à craindre, la liberté de penser, ou du moins d'expression de cette pensée, nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même, y perdront moins que dans une liberté excessive.

Nous entrons dans une époque où le libéralisme va devenir la plus suspecte et la moins praticable des vertus. Mais je tâche de me persuader que c'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus hautaine vertu.

\* \*

Août.

Le docteur Cailleux me prête une *Revue de Paris* où j'ai plaisir à lire un excellent article de Thérive sur Zola, que je contresignerais volontiers, et une étude sur l'Allemagne, signée XXX, qui ne me satisfait guère. Ne serait-il pas opportun, plutôt que de nous exposer les défauts qui menèrent le peuple allemand à la victoire, de dénoncer les éminentes qualités qui valurent au peuple français sa défaite (une défaite qui ne permettra peut-être plus à ces qualités de se produire)? Je parle ironiquement, car l'on ne peut faire nos qualités ni nos vertus responsables de notre défaite; mais bien les défauts ruineux qui en étaient pour ainsi dire le revers, la rançon, et dont nous ne prenons guère encore le chemin de nous corriger.

ZO  
312

Il est vrai que « le Français » est animé par un besoin de perfection plus souvent sans doute qu'aucun autre peuple moderne; que le sens du parfait est inséparable de l'idée de mesure et, partant, de l'imitation (« Was Künstlich ist, verlangt geschlossnen Raum »), de sorte que cette perfection même entraîne nécessairement, en art, certain resserrement, voire même rétrécissement (beaucoup plus apparent que profond, du reste) du théâtre et champ d'opération de la pensée. Et c'était également l'invite à une rapide sclérose, contre quoi protestaient les extraordinaires sursauts du romantisme et de tant d'individualités puissantes, en peinture aussi bien qu'en littérature.

Il est également vrai que l'Allemand, moins dessinateur que musicien (les réflexions que je notais à ce sujet, il y a plus de vingt ans, me paraissent encore aujourd'hui les plus justes), se complaît dans le vague de la démesure. Et que ce besoin d'expansion inquiète, d'évasion dans l'informulé, dans l'informe, glisse vite vers le désir de conquête, c'est ce que nous avons pu voir à nos dépens. Ce qu'il nous reste à voir, c'est si ce brusque franchissement des bornes, cette expansion démesurée, sont conciliables avec l'équilibre d'un organisme.

\* \* \*

Lu du Saint-Évremond, avec ravissement; puis repris, comme je fais presque chaque année, les *Mémoires d'outre-tombe*, retrouvant toujours les mêmes motifs d'admiration pour le prestigieux écrivain, et d'exaspération pour l'acteur qui sans cesse se campe à son avantage, et ni ne trébuche, ni jamais ne se fait défaut. Comme il se préoccupe sans cesse de l'effort qu'il prétend produire, la signification de ses gestes et de ses paroles se limite à cet effet même. Il m'enlèverait le goût de vivre; si la vie ne devait être que cette vaniteuse parade avec l'avant-goût constant de la mort. La religion, il, va sans dite, n'a pas de mal à

14 Fev. 1944



s'établir sur cette effroyable vacance et sur ce *tadium vitæ*; la croix n'a pas de mal à se dresser, dès qu'elle est la *Spes unica*. Enfin cet amour des tombeaux, cette commémoration incessante, ces rappels d'un passé défunt, cet étal de guirlandes et couronnes funèbres, cet ennui poétique bâillant et s'étirant à travers tout, ne font applaudir davantage à l'éloge de l'oubli historique si admirablement chanté par Nietzsche dans la seconde de ses *Considérations intempestives*.

\* \* \*

Novembre.

Sitôt achevée la *Lotte in Weimar*, livre excellent où, quinze jours durant, j'ai pris un intérêt extrême, j'ai relu *Werther*, non sans irritation. Je ne me souvenais pas qu'il mettait tant de temps à mourir. Cela n'en finit pas, et l'on voudrait enfin le pousser par les épaules. A quatre ou cinq reprises, ce que l'on espérait son dernier soupir est suivi d'un autre plus ultime encore... Les départs frangés m'exaspèrent.

Puis, pour mon repos d'esprit et ma récompense (car je ne lis l'allemand qu'avec effort et peine) je quitte l'allemand pour l'anglais. Chaque fois que je me replonge dans la littérature anglaise, c'est avec délices. Quelle diversité! Quelle abondance! C'est celle dont la disparition appauvrirait le plus l'humanité.

\* \* \*

Décembre.

J'aurais dû pour le moins dater (et laisser dans leur ordre chronologique) ces *Feuillets*, extraits de mon Journal, que je viens de relire dans le dernier numéro de la *N. R. F.*

ZO  
312

S. C. Beine 873-107

FEUILLETS

351

Déjà je ne suis plus dans la disposition d'esprit qui me les fit écrire, d'un esprit qu'accablait encore la défaite. Et même ne me paraissent plus très justes mes réflexions sur les défaillances et intermittences du sentiment patriotique. Rien de tel que l'adversité pour lui redonner cohésion et vigueur. Comme tous les amours combattus, celui de la patrie se fortifie dans la gêne et le martèlement le durcit. Il n'est pas jusqu'à cette solidarité, dont le sens et la conscience allaient s'évanouissant dans un éparpillement d'égoïsmes, qui ne se reforme et ne s'informe presque soudainement en présence de l'épreuve commune. Et ce redressement de l'esprit courbé est en passe de devenir admirable. La défaite aurait-elle enfin réveillé nos vertus?

ANDRÉ GIDE

14. Fev. 1944